

LES TERRITOIRES TRAVERSÉS EN GEOPOÉTIQUE: CHAMP, ARCHIPEL, CONTREES, ESPACES CULTURELS

Rachel Bouvet
Université du Québec à Montréal

Conçue par l'écrivain Kenneth White, la géopoétique vise à développer un rapport sensible et intelligent à la terre sur laquelle nous vivons en élaborant une nouvelle manière d'envisager les rapports entre les disciplines artistiques et scientifiques. En fondant en 1989 l'Institut international de géopoétique, il a ouvert un champ, le « champ du grand travail », dans le but de remuer des pensées sédimentées depuis des années et de stimuler à la fois la recherche et la création. En 1996, soit sept ans après la fondation de l'Institut, ce dernier s'est archipélisé, c'est-à-dire qu'un réseau de centres ou d'ateliers a été créé : c'est ainsi que des groupes d'artistes, d'écrivains, d'enseignants se sont formés en Belgique, en France, en Écosse, en Allemagne, en Suisse et au Québec, entre autres. J'aimerais dans le cadre de cette communication examiner de plus près les différents territoires traversés par la géopoétique. Tout d'abord, les territoires que constituent les disciplines : en tant que champ de recherche et de création transdisciplinaire, la géopoétique vise à décloisonner les disciplines que sont la géographie, la littérature, la philosophie, les arts, etc. Je prendrai l'exemple des rapports entre géographie et littérature, que je connais bien, mais on pourrait aussi s'interroger sur les rapports entre les sciences, la philosophie et les arts. Ensuite, je me pencherai sur la configuration de l'Archipel géopoétique, impliquant une traversée des territoires que constituent les ateliers situés à différents endroits sur la planète. Enfin, je m'interrogerai sur la traversée des territoires géographiques et culturels inhérente à la géopoétique. Dans ses essais, Kenneth White insiste sur la nécessité d'aller dehors, afin de saisir grâce au voyage toute la beauté du monde, qui tient entre autres dans sa diversité, et d'explorer, grâce au nomadisme intellectuel, les différents savoirs et les différentes œuvres littéraires et artistiques développées dans les cultures les plus diverses.

Le champ du grand travail

La géopoétique n'est pas un concept que l'on peut expliquer en quinze minutes dans une séance de colloque ou que l'on peut comprendre juste en lisant tel livre ou tel article. Ceux qui s'intéressent à ce mouvement ont souvent l'impression de faire de la géopoétique sans le savoir depuis un certain temps. Passionnés de voyages dans des pays lointains ou de flâneries à travers leur propre ville, de randonnées en montagne ou de ballades près du rivage, auteurs et/ou lecteurs de poésie, de récits ou de cartes, pourvus d'un « œil géographique¹ » ou photographique, habités par la passion des mots ou des images, ils arpentent le champ géopoétique à leur façon, à partir d'un angle singulier, de leur formation et de leur propre individualité. Pour parvenir à s'en faire une idée, il est tout aussi important de prendre connaissance de l'œuvre de Kenneth White, des *Cahiers de géopoétique* ou des autres publications faites dans les Ateliers de géopoétique, que d'aller dehors, pour explorer conjointement le monde extérieur et le monde des idées et développer soi-même un rapport sensible et intelligent à la terre. C'est pourquoi chacun des membres de l'Institut international de géopoétique a sa propre compréhension de la géopoétique, colorée par des expériences singulières. Il n'empêche qu'elle s'élabore sur des bases communes, que je rappellerai rapidement ici.

D'abord, le préfixe *géo* - la terre. Tous les êtres humains vivent sur terre, c'est là une évidence. Malgré tous les efforts déployés par la NASA et autres agences du même genre, nous habitons toujours la même planète. Plutôt que de favoriser l'appartenance à une nationalité, à une ethnie, à une langue, à une religion, à un parti politique, à une conviction idéologique, la géopoétique privilégie cette appartenance commune à la Terre, partagée par l'ensemble des êtres humains. Certes, notre planète a été entièrement cartographiée et explorée, c'est d'ailleurs pour cette raison que les yeux se tournent si facilement vers les confins de la galaxie, dans l'espoir de coloniser d'autres planètes ou à tout le moins d'en rêver. Mais la cartographie scientifique à laquelle on s'est livré, avec des appareils très sophistiqués et des mesures très précises, a laissé énormément de zones d'ombre. À partir du moment où le regard tente de saisir la poésie des lieux et de surprendre les éclats de la vie au quotidien, tout change : chaque parcours sur terre donne l'occasion de faire de nouvelles découvertes, intimes d'abord et avant tout, et de chercher à les partager.

¹ Éric Waddell, « L'œil géographique devant le regard du fleuve », dans Jean Morisset et Éric Waddell, dir., *Au rythme des vents et des marées*, Montréal, La Traversée-Atelier québécois de géopoétique, coll. « Carnet de navigation », no 1, 2005. <http://www.calameo.com/read/00011279073ee2194f06c>

Nous pouvons maintenant mieux comprendre le sens de *géo* dans «géopoétique», écrit Kenneth White. Il ne s'agit pas d'un rapport de force entre les États (comme dans «géopolitique»), mais d'un rapport fécond à la terre et du surgissement éventuel, *possible*, d'un monde. Le travail géopoétique viserait ainsi à explorer les chemins de ce rapport sensible et intelligent à la terre, menant à la longue – peut-être? – à une vraie culture.²

Qu'il s'agisse de voguer sur l'océan d'île en île, de flâner dans les rues de Salvador, de sauter de rocher en rocher, de marcher en forêt ou de grimper jusqu'au col d'une montagne, le rapport que nous établissons avec la terre se fait *in situ*, dehors, à l'abri du vent ou en pleine tempête, à l'ombre des feuillus ou en plein soleil, sur le fleuve gelé ou près d'un ruisseau au printemps. Le préfixe *géo* nous lie à la terre – il faut avoir ressenti un jour l'appel du dehors, cette tension qui nous expulse hors de nos demeures confortables et qui nous laisse entrevoir de nouveaux horizons, pour pouvoir cheminer à son aise dans les sentiers de la géopoétique.

Après le préfixe *géo*, passons au suffixe : *poétique*. Ce terme ne renvoie pas à la poésie, même si cette dernière occupe une place privilégiée dans ce champ, pas plus qu'à une démarche d'écriture spécifique, qui serait propre à l'écrivain Kenneth White et que d'autres s'efforceraient de suivre. Le terme « poétique » doit être entendu dans un sens assez large, proche de celui qu'Aristote lui donnait en parlant d'« intelligence poétique » (*noûs poiêtikos*) ; il désigne « une dynamique fondamentale de la pensée³ » mettant à profit toutes les ressources physiques et mentales dont dispose l'être humain – les sensations corporelles, la sensibilité, la réflexion critique –, autrement dit une poétique qui « [synthétise] toutes les forces du corps et de l'esprit⁴ ». Le fait de percevoir la beauté du monde, de comprendre les infimes modifications de son environnement naturel ou urbain, permet de créer, de composer avec des idées, des mots, des images, toutes sortes de matériaux : « C'est aussi une manière de "composer" (organiser, mettre en forme) qui est la force de l'esprit humain à ses grands moments, là où il entre, avec toutes ses facultés de perception et de compréhension, dans un large espace-temps.⁵ » Plus le rapport au monde gagne en intensité, plus les ressources augmentent, plus la « composition » gagne en vivacité.

De l'alliance entre « géo » et « poétique », devrait surgir un monde à habiter :

² « Considérations premières : À propos de culture »

www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques1.html l'auteur souligne.

³ <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>

⁴ « Que faut-il entendre par poétique ? »

www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques2.html

⁵ Kenneth White, Lettre au Centre International de Recherches et Études Transdisciplinaires, Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires n° 2 - Juin 1994,

<http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/bulletin/b2c3.htm>

Un monde, c'est ce qui émerge du rapport entre l'être humain et la terre. Si ce rapport est riche, sensible, intelligent, fertile, nous avons un monde au sens plein du terme, un espace agréable à vivre; si, par contre, ce rapport est inepte, insensible, pour ne pas dire brutal et exploiteur, nous n'avons plus qu'un monde stérile et vide, un monde immonde.⁶

Monde, espace, champ : à ces métaphores spatiales si bien ancrées dans la langue, s'en ajoute une autre, celle de « territoire ». La géopoétique cherche à construire un nouveau territoire⁷, dans lequel chacun peut respirer à pleins poumons, « agrandir » son être, nouer des rapports harmonieux avec les autres sur la base d'une appartenance commune, un vaste champ de recherche et de création dans lequel se croisent les sciences, les arts et la littérature, autrement dit un champ transdisciplinaire.

La traversée des disciplines

Il ne s'agit pas seulement de faire s'entrecroiser les perspectives géographiques, scientifiques, littéraires, philosophiques et artistiques, mais bien de créer un lieu de rencontre situé au-delà de ces disciplines. Dans son manifeste sur *La transdisciplinarité*, le physicien Basarab Nicolescu explique que celle-ci « concerne, comme le préfixe *trans* l'indique, ce qui *est* à la fois *entre* les disciplines, *à travers* les différentes disciplines et *au-delà* de toute discipline.⁸ » À première vue, les bases sur lesquelles s'est édifié le Centre international de Recherches et d'Études Transdisciplinaires semblent recouper certaines propositions de la géopoétique. Voici par exemple ce que dit l'article 5 de la Charte établie en 1994 au Portugal, lors du premier Congrès Mondial de la Transdisciplinarité :

Article 5. La vision transdisciplinaire est résolument ouverte dans la mesure où elle dépasse le domaine des sciences exactes par leur dialogue et leur réconciliation non seulement avec les sciences humaines mais aussi avec l'art, la littérature, la poésie et l'expérience intérieure.⁹

On voit bien que c'est à partir du domaine des sciences pures que se développe la « vision transdisciplinaire », sans doute parce que le fondateur du CIRET, Nicolescu, est un physicien ; tandis que le mouvement transdisciplinaire initié par la géopoétique vise un « champ de convergence potentiel surgi de la science, de la philosophie et de la poésie¹⁰ ». Son fondateur, Kenneth White, est d'abord et avant tout un poète qui a invité autant des scientifiques que des philosophes, des artistes ou des littéraires à travailler de

⁶ « Considérations premières, À propos de culture », *op. cit.*

⁷ Voir à ce sujet le collectif intitulé *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace* (Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2008) dirigé par Rachel Bouvet et Kenneth White.

⁸ Basarab Nicolescu, *La transdisciplinarité*, Monaco, Éd. du Rocher, 1996.

⁹ <http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/chartfr.htm>

¹⁰ Kenneth White, *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 27.

concert avec lui. Comme le fait remarquer Michèle Duclos dans un article sur « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », les articles publiés dans les *Cahiers de géopoétique* sont liés davantage aux « sciences de la terre (exploration du globe, géographie, ethnographie) ¹¹ » qu'à la littérature. Dans le cas du CIRET, les scientifiques veulent instaurer un dialogue avec les chercheurs en sciences humaines de même qu'avec les artistes et les écrivains, alors que dans le cas de la géopoétique, le champ s'inscrit d'emblée à la croisée des disciplines artistiques et scientifiques, sans qu'il y ait de direction donnée au préalable à la « traversée des disciplines ». Chacun arrive avec sa formation et son bagage, qu'il soit scientifique, poétique, philosophique ou artistique, et chemine à travers d'autres disciplines.

Observons maintenant l'article 8:

Article 8. La dignité de l'être humain est aussi d'ordre cosmique et planétaire. L'apparition de l'être humain sur la Terre est une des étapes de l'histoire de l'Univers. La reconnaissance de la Terre comme patrie est un des impératifs de la transdisciplinarité. Tout être humain a droit à une nationalité, mais, au titre d'habitant de la Terre, il est en même temps un être transnational. La reconnaissance par le droit international de la double appartenance - à une nation et à la Terre - constitue un des buts de la recherche transdisciplinaire.

Le rapport privilégié à la Terre, rappelons-le, est également l'un des pivots de la géopoétique, sauf que le débat ne s'y inscrit pas en termes juridiques et politiques (droit international, nationalité). Il s'agit plutôt de développer, d'enrichir le rapport à la Terre à l'aide de recherches, de lectures, de voyages, autrement dit par le biais d'un travail sur soi, mettant à contribution aussi bien l'esprit que le corps. La géopoétique ne vise pas à faire reconnaître « la double appartenance – à une nation et à la Terre » ; d'ailleurs, pourquoi se limiter à une seule nation, pourquoi ne pas parler de multi-appartenance ? Le but visé par la géopoétique est d'intensifier le rapport de l'être au monde, de le rendre plus harmonieux, de manière à pouvoir s'émerveiller, encore et toujours, face à la beauté du monde.

Malgré une apparente convergence, il y a donc plusieurs divergences entre la transdisciplinarité telle qu'elle est conçue à l'intérieur du CIRET et à l'intérieur du champ géopoétique. Comme je n'ai pas le temps d'épiloguer là-dessus, je renvoie le lecteur curieux aux essais de Kenneth White regroupés dans le no 6 de la collection Latitudes intitulé « Géopoétique et sciences humaines », ainsi qu'à l'article de Michèle Duclos cité plus tôt.¹² Ce que la définition de la transdisciplinarité passe sous silence, c'est le contact

¹¹ Michèle Duclos, « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », dans Laurent Margantin, dir., *Kenneth White et la géopoétique*, Paris, L'Harmattan, coll. L'ouverture philosophique, 2006, p. 196.

¹² Celle-ci cible deux raisons pour lesquelles cette contiguïté n'a pas donné lieu à un rapprochement plus important : d'une part, le caractère institutionnalisé du CIRET, parrainé par l'UNESCO et n'oeuvrant que dans le champ

fructueux entre recherche et création. L'idée selon laquelle la recherche et la création puissent se stimuler l'une et l'autre peut sembler évidente ; dans les faits, cela l'est beaucoup moins. Il suffit d'observer les structures en place, du côté des organismes subventionnaires par exemple, pour s'en rendre compte. La géopoétique est transdisciplinaire dans la mesure où c'est un champ de recherche *et* de création. Quand c'est une seule et même personne qui incarne les deux pôles, qui est à la fois poète et essayiste, comme le fondateur du mouvement, il n'y a pas de tensions particulières. Mais quand il s'agit d'une collectivité, où certains sont avant tout des chercheurs n'ayant aucune expérience de la création tandis que d'autres sont des artistes ou des écrivains sans expérience particulière de recherche, les rapports ne vont pas toujours de soi, les tensions sont parfois palpables. C'est que le champ géopoétique n'est pas arpenté par une seule personne, il s'est archipelisé en 1994, et à partir de là des « îlots » ont émergé dans plusieurs pays.

L'archipel

Créé « dans le but à la fois d'alléger le poids de l'administration centrale de l'Institut, de dynamiser l'action associative et de concrétiser localement le travail géopoétique ¹³», l'archipel s'est d'abord développé en Belgique, avec *l'Atelier du Héron*, puis en France, avec le *Goéland – Atelier géopoétique d'Aquitaine* et le *Centre géopoétique* de Paris, en Allemagne avec *l'Atelier des deux rives*, à Genève avec le *Centre Suisse de géopoétique*, en Écosse avec le *Scottish Center for Geopoetics*, en Italie avec le *Studio italiano di geopoetica*, en Serbie avec le *Centre géopoétique* de Belgrade, dans le Pacifique avec le *Centre géopoétique* de Nouvelle-Calédonie, en Amérique du Nord avec *La Traversée- Atelier québécois de géopoétique*, et tout récemment en Suède et au Chili avec le *Centro de Estudios Geopoeticos*.

À l'intérieur de l'Archipel géopoétique, il y a des gens qui font à la fois de la recherche et de la création, des chercheurs qui ne sont pas créateurs et des créateurs qui ne sont pas chercheurs ; c'est ce dialogue, ce ressourcement entre création et recherche qui est au cœur de la démarche géopoétique. Je prendrai ici un exemple, celui des rapports entre géographie et géopoétique. Si nous percevons habituellement la

universitaire, et d'autre part, le rapport à la pensée mythique, aux mythes et symboles étudiés par Durand, qui fait lui aussi partie du CIRET, et de la mystique, de la spiritualité. Ceci rejoint ce que dit White. Voir Michèle Duclos, « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », *op. cit.*, p. 193-200.

¹³ Kenneth White, « Charte de l'Archipel », avril 2002, *Carnet de bord*, no 5, printemps 2010, p. 26.

géographie comme une science dans laquelle on fait de la recherche, une science d'où la création est absente, il y aurait peut-être lieu de revenir à son étymologie, « l'écriture de la terre ». Ne serait-ce que par la toponymie, la choronymie (l'acte de nommer pour la 1^e fois un lieu) ou la description des paysages rencontrés, on peut dire que la pratique créatrice, la « poétique », n'est pas absente des questions fondamentales en géographie. Il suffit de penser aux essais de Luc Bureau sur la *Géographie de la nuit* ou des villes, ou à ses études sur les métaphores corporelles servant à nommer les différentes composantes de la Terre pour s'apercevoir du rôle important que jouent la langue et l'imaginaire propre aux lieux dans ce domaine.

Les géographes se servent à la fois des outils scientifiques et des perceptions individuelles ou collectives qui passent à travers le récit, le témoignage, le discours. Mais quand un géographe se met à écrire de la poésie, quand il met à profit ses connaissances géographiques dans sa démarche d'écriture, quand il transcrit en mots ce qui le fait vibrer lorsqu'il est au contact de la terre, il traverse les disciplines et se trouve en marge. Cette manière de lire et d'écrire la terre, résolument transdisciplinaire, caractérise l'œuvre de Jean Morisset, que les géographes considèrent comme un poète, ayant du mal à le considérer comme l'un des leurs, et que les poètes considèrent comme géographe, refusant de l'identifier comme l'un des leurs. C'est définitivement dans la marge située au-delà des disciplines, dans le champ de la géopoétique, que son œuvre se situe. Difficile de délimiter ce qui ressort de la science, de l'observation géologique, botanique, ethnologique, et ce qui ressort de la perception sensible, humaine, de cette relation à la fois physique, sensorielle, sensible, affective avec un lieu ; c'est l'amalgame entre ces différentes approches qui sont au cœur de la démarche d'écriture.

Comme autre exemple de la transdisciplinarité issue de la traversée de la géographie et de la littérature, qui caractérise l'Atelier de *La Traversée*, fondé majoritairement par des géographes, des écrivains et des chercheurs en littérature, j'aimerais évoquer une formule élaborée au sein de ce groupe, celle de l'atelier nomade. Rappelons d'abord qu'en géographie, il est essentiel de « faire du terrain », selon l'expression consacrée, autrement dit d'explorer les lieux *in situ*, une démarche très inhabituelle pour les littéraires qui travaillent quant à eux sur une matière faite de papier et d'encre, de mots, de faits de langue et non sur un environnement physique. Qui plus est, la théorie littéraire a longtemps favorisé une conception de l'espace littéraire clos sur lui-même, fondamentalement différent de l'espace réel. Même si les textes parlent du désert, de sommets de 8000 mètres, de la ville ou de l'océan, il ne viendrait pas à l'esprit de sortir

des murs de l'université en évoquant le besoin de « faire du terrain » : ceci est tout bonnement de l'ordre de l'impensable. C'est peut-être pour cette raison que la figure du géographe, qui possède quelques traits en commun avec l'explorateur, fascine autant les littéraires, en particulier ceux qui travaillent sur les récits de voyage. Il va de soi qu'en ce qui concerne l'exploration physique du terrain, les littéraires ont tout à apprendre des géographes. L'atelier nomade, tel qu'il a été conçu et expérimenté depuis 7 ans à La Traversée, donne justement l'occasion de lier l'exploration physique et l'exploration littéraire, sensible, plastique, etc. Issu d'une certaine façon des stages sur le terrain organisés pour les étudiants en géographie, l'atelier *nomade*, comme son nom l'indique, s'est déplacé chaque année dans le but d'explorer des lieux divers, tels que l'Île-verte, dans le Bas-St-Laurent, le Mont Orford, en Estrie, les ruelles et les rives de Montréal, Notre-Dame-du-lac, dans le Témiscouata, Cap-Santé, dans la région de la Capitale-nationale, Ste-Émélie-de-l'Énergie, en Matawinie, les villages abandonnés de la Gaspésie, Clova, en Abitibi, le Mont St-Hilaire, en Montérégie. Rassemblant un groupe de personnes dans un site naturel ou urbain, autour d'un thème, l'atelier nomade vise à renouveler la lecture du paysage, à développer le rapport sensible à l'environnement, à expérimenter de nouvelles formes de création, collective notamment, à s'interroger sur la façon dont l'être interagit avec l'espace et à approfondir la réflexion géopoétique. Trois perspectives différentes font intervenir la géographie, la littérature, mais aussi d'autres sciences et d'autres pratiques artistiques. Premièrement, l'exploration physique du lieu, *in situ*, permet une interaction concrète avec un paysage, un cheminement singulier, une perception intime de l'environnement. Deuxièmement, des personnes ayant une connaissance approfondie de la région, acquise grâce aux savoirs géographiques, historiques et scientifiques, mais aussi à l'expérience vécue, sont invités à faire des interventions. Troisièmement, des activités de création, littéraire ou plastique, individuelle ou collective, sont organisées, qui aboutissent à l'édition d'un *Carnet de navigation*, publié quelques mois après l'événement. Ceci dit, la traversée des différentes régions du Québec, qui se poursuit sur un plan local, n'empêche en rien la traversée sur un plan global, celui du globe justement.

La traversée des contrées et espaces culturels

Je n'ai malheureusement pas le temps de développer mon dernier point, concernant la traversée des contrées et des espaces culturels. Je me contenterai de reprendre l'article

10 de la Charte de la transdisciplinarité, qui s'applique tout à fait à la géopoétique : « Il n'y a pas un lieu culturel privilégié d'où l'on puisse juger les autres cultures. La démarche transdisciplinaire est elle-même transculturelle.¹⁴ » Il est bien évident que si on cherche à penser autrement qu'en suivant aveuglément « l'autoroute de l'Occident », on a intérêt à se tourner vers les traditions culturelles non occidentales s'étant développées en fonction du « dehors »: les peuples premiers, comme on les appelle, ayant adapté leur mode de vie à leur environnement et étant en contact permanent avec le dehors – pensons aux tribus amérindiennes d'Amérique du Nord ou d'Amazonie, aux Inuits, aux Aborigènes d'Australie et d'Océanie, aux nomades d'Afrique ou du Proche-Orient; pensons aussi aux traditions culturelles fondées sur la sensibilité à l'environnement, comme celles du Japon et de la Chine, dans lesquelles le déroulement des saisons, le jardin et le paysage se sont longtemps trouvés au premier plan des préoccupations; aux traditions culturelles fondées sur la recherche d'un équilibre entre l'être et le monde comme dans le cas du bouddhisme, du zen, du Tao. Le nomadisme intellectuel, comme le signale Christian Wacrenier, inaugure une forme de « vagabondage intertextuel » qui est une « traversée temporelle autant que spatiale.¹⁵ »

Références

- BOUVET, Rachel et Kenneth WHITE, dir., *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2008, 224 p.
- DUCLOS, Michèle, « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », dans Laurent Margantin, dir., *Kenneth White et la géopoétique*, Paris, L'Harmattan, coll. L'ouverture philosophique, 2006, p. 193-200.
- WACRENIER, Christian, « La question du temps dans la géopoétique whitienne », dans Laurent Margantin, dir., *Kenneth White et la géopoétique*, Paris, L'Harmattan, coll. L'ouverture philosophique, 2006, p. 211-223.
- NICOLESCU, Basarab, *La transdisciplinarité*, Monaco, Éd. du Rocher, 1996.
- _____, « Charte de la transdisciplinarité », <http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/chartfr.htm>
- WHITE, Kenneth, *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.
- _____, « Lettre au Centre International de Recherches et Études Transdisciplinaires », Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires n° 2, Juin 1994, <http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/bulletin/b2c3.htm>

¹⁴ <http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/chartfr.htm>

¹⁵ Christian Wacrenier, « La question du temps dans la géopoétique whitienne », dans Laurent Margantin, dir., *Kenneth White et la géopoétique*, op. cit., p. 220.

_____, « Charte de l'Archipel », avril 2002, *Carnet de bord*, no 5, printemps 2010, p. 26-27.

_____, *Géopoétique et sciences humaines*, Bruxelles, L'Atelier du Héron, collection Latitudes, n° 6, 2005.

_____, « Considérations premières : À propos de culture »

www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques1.html

_____, « Que faut-il entendre par poétique ? »

www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques2.html

